

JOURNAL POUR TOUS

MAGASIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

22 Janvier 1864 On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la Librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, et chez tous les Libraires. **Tomme treizième.**
Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr. ; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Gilbert Jocelyn contempla la femme endormie. (Page 515, col. 3)

SOMMAIRE. — ROMANS ET NOUVELLES : *Les Réprochés*, par M. E. Braddon. — *Une Aventure en chemin de fer*, par X. Marmier. — *Histoire de l'intrepide capitaine Castagnette*, par Manuel. — *Le Triomphe d'Éléonor*, par M. E. Braddon. — ANECDOTES ET FACÉTIES. — MÉLANGES : *Le microscope. La machine à coudre.* — ÉNIGME. — LOGOGRIPE. — VARIÉTÉS : *Ferney*, par Narcisse Maury.

LES RÉPROCHÉS.

PREMIÈRE PARTIE.

I. — *La vente d'un tableau.*

C'était par une étouffante journée du mois d'août. Le soleil qui brillait dans toute sa

splendeur, depuis le matin jusqu'à trois heures de l'après-midi, avait tellement échauffé les pavés de chaque rue, chaque allée, chaque square et chaque grande artère de la vaste métropole, que les malheureux piétons enduraient presque les tortures des martyrs que l'on condamnait jadis à marcher sur des charbons ardents, sans qu'ils eussent l'espoir de la gloire du martyre.

Dans le lointain, sur les côtes de la belle Angleterre que dorait le soleil, de blanches falaises reluisaient sous la voûte empourprée d'un ciel sans nuages et de petites vagues plus bleues que le ciel venaient se briser sur le rivage, en couvrant d'une écume argentée le sable couleur d'ambre. Derrière ce rempart naturel de blanches falaises, de vastes champs de blé ondoyant jaunissaient de plus en plus sous les rayons

du soleil, jusqu'à ce que chaque épi de l'avoine légère et de l'orge barbelé resplendit comme de l'or.

Qui aurait pu rester dans Londres par un temps comme celui-ci, à moins d'y être retenu par la nécessité? Qui aurait pu rester dans cette grande prison de briques et de pierre, lorsque dans le lointain, au milieu des baies bien abritées, de charmants cottages étaient à louer pour tout voyageur qui voudrait bien venir y vivre et en payer le loyer? Qui aurait été assez fou pour séjourner dans ces rues pavées où des fruits d'espalier desséchés, entassés sur les étaux et parfumés à l'odeur du tabac que brûlaient les marchands dans de courtes pipes en terre, étaient la seule preuve qu'on fût en été, lorsque les mêmes fruits mêlaient au loin dans de riantes jardins leur parfum douceâtre à celui d'une myriade

HISTOIRE

AUSSI INTÉRESSANTE QU'INVRAISEMBLABLE
DE L'INTRÉPIDE CAPITAINE CASTAGNETTE
NEVEU DE L'HOMME A LA TÊTE DE BOIS.

XVII. — *Départ pour l'île d'Elbe, retour de l'île à Elbe, Waterloo; 20 avril 1834, 1^{er} mars 1815, 18 juin 1815.*

Vous lirez dans des livres sérieux, mes chers enfants, cette campagne de France plus glorieuse pour les vaincus que pour les vainqueurs; vous serez émus, comme nous l'avons tous été, au récit de ces désastres, et vous ne pourrez pas vous empêcher d'admirer Napoléon au moment de sa chute.

Castagnette voulut suivre son empereur à l'île d'Elbe; mais Daumesnil lui fit comprendre qu'il serait un embarras et non un aide; qu'il ne fallait à Napoléon que des gens valides et prêts à tout. Castagnette se résigna, et resta enfermé chez lui jusqu'au jour où il apprit que Napoléon avait débarqué, le 1^{er} mars, au golfe Juan.

« Je savais bien que cela ne pouvait pas finir comme ça! s'écria notre ami, des larmes de joie dans les yeux. Allons, mon vieil uniforme, tu vas revoir le grand jour. Il y a longtemps que tu n'étais sorti. »

Le 6, Napoléon quittait Gap pour Grenoble, dont la population électrisée lui apportait les portes, à défaut de clefs; le 9, il occupait Bourgoin; le 10, il entra à Lyon à la tête de l'armée envoyée pour le combattre; le 20, à neuf heures du soir, l'exilé rentrait empereur à Paris, porté en triomphe par la multitude.

En quelques mois, Napoléon reforma une armée et tombe à l'improviste sur les forces alliées qui se concentraient en Belgique.



Castagnette ne revit plus Napoléon. (Page 522, col. 1.)

En apprenant le départ de l'Empereur, le vieil instinct guerrier de Castagnette se réveilla. Il y avait là un assortiment d'Anglais, de Prussiens, de Hollandais, de Saxons, à faire venir l'eau à la bouche; impossible de résister à une pareille ten-

tation. Mais comment se rendre utile, mutilé comme l'était notre capitaine? Une promenade qu'il fit au jardin des Plantes lui en fournit les moyens.

Depuis une heure il regardait les animaux, enviant la trompe de l'éléphant, à défaut de bras; les échasses de l'autruche ou les ailes de l'aigle, à défaut de jambes. Il s'arrêta devant un rhinocéros qui venait d'arriver d'Afrique, et qui partageait alors avec la girafe toutes les faveurs du public.

« Voyez-vous, madame Potin, disait un honnête bourgeois à sa voisine, ces animaux-là ont toute leur force dans le nez: comme le bœuf dans le cou et le cheval dans les reins. C'est une fort méchante bête; aussi l'a-t-on appelée le rhinoféroce. Comme il n'a à sa disposition ni bras ni jambes pour combattre, la nature, cette mère toujours prévoyante, lui a mis ce petit instrument sur le bout du nez, et il s'en sert pour frapper ses ennemis sous le ventre. »

Cette démonstration fut pour Castagnette un trait de lumière.

« Je n'ai, comme le rhinocéros, ni bras ni jambes pour attaquer mes ennemis, qui sont ceux de la France; ce qui me manque, je vais me le procurer; et en avant le rhinocéros de la grande armée!... »

Castagnette passa chez un armurier et lui dit:

« Faites moi un joli petit casque bien léger, prenant exactement la forme de la tête; matelassez-le bien à l'intérieur, ajustez-y des gourmettes et surmontez-le, comme d'un paratonnerre, d'une forte lame quadrangulaire bien aiguë, de sept pouces de long. »

Lorsqu'il fut ainsi équipé, Castagnette alla trouver son ancienne connaissance de Kowno, le maréchal Ney, et lui demanda la permission de le suivre en amateur. Le brave capitaine fut bien accueilli, et, le 15 juin, il arrivait



Il alla trouver son ancienne connaissance, le maréchal Ney.



Le vieil instinct guerrier de Castagnette se réveilla. (Page 520.)

aux Quatre-Bras, à cinq lieues en avant de Charleroy.

« Il faut avouer que le sort a parfois de drôles de fantaisies, se disait Castagnette en parlant :

si je meurs dans la prochaine affaire, on mettra sur mon tombeau :

CI GÏT LE CAPITAINE CASTAGNETTE,
CUL-DE-JATTE, MORT AUX QUATRE-BRAS. »

A Ligny, notre ami, pour se mettre en train, éventra, à la façon du rhinocéros, six Anglais, trois Prussiens et deux Saxons. Il n'avait jamais été si joyeux.

Quelques jours après eut lieu la désastreuse bataille de Waterloo. Jamais l'enthousiasme des troupes ne promit un plus beau succès, et si la

trahison et la fatalité n'étaient pas venues prêter leur aide à nos ennemis, c'en était fait de Blücher et de Wellington. C'est à ce dernier surtout

que Castagnette en voulait, et peu s'en fallut que notre capitaine ne changeât la face des choses. A l'attaque de la ferme de la Hale-Sainte, il



L'animal fit un bond qui désarçonna Wellington. (Page 521, col. 1.)

s'approcha, dans la mêlée, du général anglais, se glissa sous son cheval, et lui enfonça la lame de son casque dans le ventre. L'animal fit un bond qui désarçonna Wellington. C'en était fait

de notre plus mortel ennemi, sans le général Pirch, qui le dégagea. Castagnette s'élança sur ce dernier et l'étend mort à côté du cheval du héros qui prit la place si longtemps occupée

par Marlborough dans le Panthéon de l'Angleterre.

Quelques heures plus tard, grâce à l'inaction du maréchal Grouchy, tout tourne contre nous.

Blücher, à la tête de trente mille Prussiens, avait fait sa jonction avec Wellington : le plus grand désordre se met dans les rangs français, le cri fatal de : « Sauve qui peut ! » est poussé par quelques traîtres, la déroute commence. Les huit bataillons de la garde, que soutenaient Cambronne et le maréchal Ney, sont entraînés à leur tour par la masse des fuyards. En vain Napoléon se jette au milieu d'eux, l'obscurité empêche de le voir, le tumulte couvre sa voix. Alors le prince Jérôme s'écrie : « Ici doit mourir tout ce qui porte le nom de Bonaparte ! » L'Empereur le comprend, il met l'épée à la main et cherche la mort, que ses généraux écartent malgré lui. Cependant un soldat anglais blessé, le voyant passer, se relève à moitié, saisit un pistolet et l'ajuste ; le coup part, mais ce n'est pas Napoléon qui le reçoit ; Castagnette avait eu le temps de couvrir l'Empereur de son corps. Il reçut la balle en pleine poitrine ; elle se logea dans son estomac de cuir, d'où notre ami la fit retirer, et, l'offrant à Napoléon en souriant :

« Elle vous était destinée, sire, acceptez-la.

— Volontiers, reprit l'Empereur, et je ne pense pas la payer trop cher en te donnant ceci en échange. »

Et il tendit à notre ami la croix qui brillait sur sa poitrine. Castagnette couvrit de baisers la main de Napoléon. Le casque étrange du capitaine frappa seulement alors l'attention de l'Empereur.

« A quel régiment appartiens-tu donc ?

— Ne cherchez pas, sire, c'est moi qui suis tout le régiment. Appelez-le, si vous voulez : les culs-de-jatte de la garde : il n'a jamais tourné les talons, celui-là. »

L'Empereur reconnut alors son ancien ami d'Égypte et du Directoire, et lui attacha sa croix sur la poitrine.

« Ce n'est plus votre Castagnette d'autrefois, sire ; on vous l'a tout dépareillé ; il n'y a que le cœur qui est toujours resté le même, tout à vous.

— Si des jours meilleurs peuvent jamais recommencer pour moi, à revoir, mon brave Castagnette ; adieu ! si le ciel m'entend, si la mort ne se joint pas à ceux qui me trahissent aujourd'hui et me frappent sur ce champ de bataille. »

Castagnette ne revit plus Napoléon.

MANUEL.

(Reproduction et traduction interdites. — La fin au prochain numéro.)

Le Journal pour tous commence cette année la publication de son *Annuaire*.

Cet *Annuaire*, de plus de 300 pages d'impression, contiendra le récit des événements politiques de l'année, et les nouvelles les plus importantes des sciences, de la littérature et des arts.

On s'efforcera d'y rassembler le plus grand nombre possible de renseignements curieux et utiles. La collection de ces *Annuaire*s formera un jour le résumé le plus précis, le plus clair et le plus substantiel de l'histoire contemporaine.

Cet *Annuaire* coûtera 3 fr 50 en librairie. Il sera donné cette année en prime gratuite à tous nos abonnés d'un an.

L'*Annuaire* de 1864 leur sera distribué à partir de janvier 1864. Ils y trouveront cette année, entre autres matières intéressantes, l'histoire de l'insurrection polonaise et de la guerre d'Amérique, un tableau complet des grands travaux exécutés à Paris et de ceux qui sont en cours d'exécution, etc.

Les soins que nous avons donnés à la création de cet *Annuaire* nous permettent d'assurer qu'il ne tardera pas à prendre un des premiers rangs parmi les publications analogues les plus estimées.

LE TRIOMPHE D'ÉLÉANOR.

(Suite et fin.)

Il n'était pas encore tout à fait nuit, mais le crépuscule dominait de plus en plus et l'obscurité régnait déjà dans les coins de la chambre.

Victor Bourdon regardait ses deux visiteurs pendant que le major cherchait en tâtonnant une boîte d'allumettes sur la cheminée. Il ne tarda pas à trouver ce qu'il voulait. Il frotta une allumette contre le papier graisseux du mur, et puis il alluma un bout de bougie qui était fiché dans un chandelier en porcelaine commune.

« Doucement ! doucement ! s'écria le Français ; j'ai vu les lumières sur la côte de Normandie. Le navire va heurter les rochers avant que nous sachions où nous sommes. A quoi songent-ils, ces marins anglais ? Ils sont donc aveugles qu'ils ne voient pas le phare ? »

Le major Lennard, la bougie en main, se mit à la recherche du document. Il ne fouilla pas la chambre systématiquement, mais il ouvrit tous les tiroirs, toutes les armoires, en secoua le contenu et le jeta sans façon au milieu de la chambre. Il allait ainsi plus vite en besogne. Eléonor, agenouillée sur le plancher devant un tas de vêtements, de papiers, de romans en lambeaux, de pipes cassées et de bouts de cigares desséchés, examina chaque poche, chaque livre et chaque papier l'un après l'autre, mais sans résultat. Les tiroirs et les armoires étaient vides et les portemanteaux dégarnis ; tous les coins et recoins des deux petites chambres avaient été fouillés par le major d'abord en un tour de main, et puis par Eléonor qui s'acquittait de son œuvre en conscience et d'une façon très-calme, quoique son cœur battit très-fort et que le sang lui montait à la tête. Toutes les cachettes possibles, dans les deux chambres, avaient été examinées, mais de testament point.

Il ne restait plus à explorer que les poches du pantalon de Victor Bourdon et le lit sur lequel il était étendu.

Le major se gratta la tête de désespoir et regarda la malheureuse victime qui subissait les conséquences de ses vices et continuait à délirer et à se chamailler avec des démons invisibles. Mais Eléonor tira son ami de cet état de stupéfaction.

« Il peut avoir le testament sur lui, major, dit-elle.

— Ah ! ah ! s'écria le soldat, s'il l'a je le lui enlèverai. Donne-le-moi, gredin ! ajouta-t-il en allongeant la main sur le Français en délire, ou je te l'arracherai, scélérat ! Dis-moi tout de suite où il est ! Qu'en as-tu fait ? qu'as-tu fait du testament de Maurice de Crespigny ? »

Ce nom familier ramena un éclair de raison dans le cerveau de Victor Bourdon.

« Ah ! ah ! s'écria-t-il avec un éclat de rire malicieux, Maurice de Crespigny, le vieux, le parent de ce Long... cellotte... mais j'en aurai ma vengeance, il ne jouira pas de sa fortune... Le testament... le testament... je le tiens, et je me ferai tout donner !... »

Il se releva par un effort, s'assit sur son lit, et se démena comme un furieux pour dégager ses mains.

« Il songe au testament, dit Eléonor ; déliez-le, major, déliez-le, je vous en prie, avant que cette idée ne s'envole. »

Le major Lennard obéit. Il défit le nœud du mouchoir en soie, mais avant qu'il ait écarté les bouts, Victor Bourdon fit glisser ses mains dans le nœud relâché et saisit quelque chose dans sa poitrine. C'était un papier plié qu'il retira de dessous sa chemise et agita d'un air de triomphe au-dessus de sa tête.

« Ah ! ah ! M. Long... cellotte ! s'écria-t-il, je te ferai payer ton insolence, mon ami ! »

Mais avant que le bras levé du Français eût décrit un second cercle dans l'air au-dessus de sa tête, le major bondit sur lui, lui arracha le papier, le tendit à Eléonor et emprisonna de nouveau les mains du Français à l'aide du mouchoir en soie.

L'éclair de demi-raison avait été si rapide que le voyageur de commerce avait déjà oublié Lancelot Darrell et la vengeance projetée, et avait recommencé ses malédictions impuissantes contre les esprits imaginaires qui hantaient les rideaux de son lit.

Eléonor déplia le papier, mais elle ne lut que les quelques premiers mots : « Moi, Maurice de Crespigny, étant en ce moment, etc., etc. » car avant qu'elle eût eu le temps d'en lire davantage,

la porte de la première chambre s'ouvrit tout à coup et Richard Thornton s'élança dans la chambre à coucher.

Mais Richard n'était pas seul, derrière lui venait Gilbert Monckton, et ce fut dans les bras de son mari tendus pour la recevoir qu'Eléonor se précipita.

« Vous me croirez maintenant, Gilbert, s'écria-t-elle, j'ai trouvé enfin la preuve du crime de Lancelot Darrell ! »

LVII. — Le legs de Maurice de Crespigny.

Richard Thornton avait reçu la lettre d'Eléonor à Edimbourg, et il avait voyagé constamment depuis la réception de la missive pressée de la jeune femme. Il avait calculé qu'en voyageant jour et nuit il pourrait faire un grand exploit dans les quatre jours qui s'écouleraient entre le moment où la lettre d'Eléonor lui était parvenue et l'heure fixée pour le rendez-vous avec le Français. Cet exploit, c'était la réconciliation de Gilbert Monckton avec sa femme.

Dans ce but, le dévoué jeune homme s'était rendu d'Edimbourg à Londres, de Londres à Torquay, avait ramené M. Monckton à Londres avec lui et était parti pour Paris, toujours en compagnie de ce gentleman. Gilbert Monckton aurait trouvé que c'était peu de chose que la moitié de sa fortune en échange des nouvelles apportées par le peintre en décor.

Il reverrait sa femme, sa belle et brillante jeune femme qu'il avait si cruellement blessée et jugée si stupidement.

La nature humaine n'est que contradictions. Depuis le moment où Gilbert Monckton avait quitté Tolldale Priory en abandonnant sa jeune femme dans un paroxysme de fureur jalouse, il n'avait cessé de se repentir de sa conduite. Pourquoi n'avait-il pas eu confiance en elle ? Comment avait-il été assez vil pour douter d'elle ? Ne l'avait-elle pas regardé bien en face avec la resplendissante lumière de la vérité dans ses beaux yeux ? Quand même il ne se fût pas encore repenti, la lettre d'Eléonor aurait suffi pour faire taire la jalousie, cette courte lettre dans laquelle la noble jeune femme avait repoussé la fortune et l'indépendance offertes par son mari, et annoncé sa fière résolution de se lancer toute seule dans le monde, de gagner sa vie et de ne rien accepter de l'homme qui doutait d'elle.

L'avoué avait fait tous ses efforts pour ramener l'oiseau perdu au nid abandonné. Mais si vous rendez l'existence de votre femme intolérable et qu'elle s'éloigne de vous au désespoir, il n'est pas toujours possible de la faire revenir chez vous, malgré tous les regrets que vous éprouvez de l'avoir offensée. Gilbert Monckton avait cherché à découvrir les traces de sa femme par tous les moyens connus ; mais il avait échoué complètement. Sa recherche fut inutile, ses avis restèrent sans réponse, et, pendant les six dernières semaines, il avait vécu seul et malheureux, hésitant sans cesse entre Londres et Torquay, faisant toujours quelque nouvel effort pour avoir des nouvelles de l'absente, et ne s'illusionnant aujourd'hui que pour être désappointé demain. Il était allé vingt fois chez la signora Piccirillo ; mais ses visites ne l'avaient guère consolé, car la signora n'en savait pas plus que lui au sujet d'Eléonor.

Il n'est donc pas étonnant que, lorsque Richard Thornton apparut à Torquay avec la lettre d'Eléonor, il eût été reçu à bras ouverts par le mari repentant. Les voyageurs ne perdirent pas un moment, tant ils étaient pressés ; mais ils eurent beau se hâter, l'express de Douvres, le paquebot de Calais et le train entre Calais et Paris n'accéléraient pas leur marche habituelle, et ils n'arrivèrent qu'à huit heures du soir, juste assez à temps pour arriver au triomphe du major Lennard.

Gilbert Monckton tendit sa main au robuste soldat, après que les événements de la soirée lui eurent été racontés rapidement par Eléonor et son compagnon.

« Vous m'avez volé une femme il y a vingt ans, major Lennard, dit-il ; mais vous m'en avez rendu une autre ce soir.

— Partant quittes, n'est-ce pas ? s'écria le

major en riant. Retournons à l'hôtel et faisons-nous servir un homard, hein ? Mais je crois qu'il faudrait auparavant faire quelque chose pour ce pauvre diable. »

M. Monckton accéda de tout cœur à cette proposition ; et Richard Thornton, qui connaissait mieux Paris que ses compagnons, descendit chez la concierge annoncer la maladie survenue au locataire de l'entre-sol, envoya la jeune fille à la mine pointue et à la voix perçante à la recherche d'une garde-malade, et se mit lui-même en quête d'un médecin. En moins d'une demi-heure, ces deux personnages indispensables accoururent ; et M. Monckton, sa femme, le major Lennard et Richard Thornton se retirèrent en laissant le Français sous la garde de ses deux compatriotes. Mais, avant de sortir de la chambre, Gilbert Monckton donna à la garde-malade des ordres particuliers concernant M. Victor Bourdon. Elle ne devait pas lui permettre de sortir sous aucun prétexte, pas même s'il reprenait sa raison.

M. Monckton fut à l'hôtel du Louvre avec sa jeune femme, et, pour la première fois depuis le jour où il avait été trahi, il pardonna à la femme frivole qui l'avait délaissé. Elle avait été très-bonne pour Eléonor, et il était d'humeur à trouver tout bien chez ceux qui avaient témoigné de la bonté à sa femme. Aussi l'avoué échangea-t-il une bonne poignée de main avec mistress Lennard, et lui promit-il qu'elle verrait sa fille sous peu.

« La pauvre enfant a été tout récemment soumise à une rude épreuve, mistress Lennard ; et, comme c'est par ma faute, je lui dois quelque dédommagement. Je la séparerai de ses protecteurs naturels, parce que je fus assez présomptueux pour me croire mieux qu'eux capable d'assurer son avenir ; et je vois qu'en somme j'ai fait faire naufrage à ses espérances, pauvre enfant ! Mais je ne pense pas que le mal soit irréparable ; je ne pense pas qu'elle meure de chagrin à cause de Lancelot Darrell ! »

Pendant tout ce temps, personne n'avait songé au testament. Eléonor l'avait tendu à son mari et Gilbert Monckton l'avait mis dans sa poche sans le déplier. Mais quand le homard et le vin pétillant de la Moselle, que le major avait tenu à faire servir, eurent disparu de la table, M. Monckton tira de sa poche ce document important.

« Nous pouvons tout aussi bien jeter un coup d'œil sur le dernier testament du pauvre de Crespigny, dit-il, et voir quelle est la personne à laquelle le faux de Darrell a fait du tort. »

Il lut lentement, et pour lui seul, les deux premières pages du testament. Il se rappelait chaque mot de ces deux premières pages. Jusque-là, le véritable testament était mot pour mot la répétition du faux. Gilbert Monckton comprit alors pourquoi le document fabriqué avait paru si véritable. Il avait été copié sur l'original et c'était par ce moyen que le faux avait porté l'empreinte de l'esprit du testateur. La seule différence qui existait entre les deux documents avait trait à la dernière clause.

L'avoué lut tout haut cette dernière page du testament de Maurice de Crespigny.

« Je laisse en dépôt le restant de mes biens réels et personnels à Hortensia Bannister, la fille de mon vieil et défunt ami de collège, George Vane, et à mon estimable ami, Peters Sedgewick, de Cheltenham, à leurs héritiers, exécuteurs, administrateurs et ayants cause, pour l'usage particulier d'Eléonor, fille de mon dit ami George Vane, issue de son mariage avec Eléonor Thompson, pendant toute la durée de sa vie, libre de tout contrôle, dettes ou engagements du mari qu'elle pourra avoir. Et si ladite Eléonor était morte pendant ma vie, ou si les dépositaires ci-dessus désignés ne pouvaient la découvrir dans les quatre années qui suivront ma mort, alors ils considéreraient Eléonor Vane comme morte, et livreraient leur dépôt pour être partagé en parts égales entre mes trois nièces : Sarah, Lavinia et Ellen seulement. »

« Il est heureux que l'argent ait été laissé à des dépositaires pour votre usage particulier, Eléonor, dit M. Monckton ; car, s'il en eût été autrement, le legs était annulé par ce seul fait

que moi, votre mari, j'ai servi de témoin à ce testament. »

Des félicitations sans nombre, de la part du major, de mistress Lennard et de Richard Thornton, faillirent accabler Eléonor ; mais elle fut bien plus accablée encore par l'étonnement que lui causait la teneur du testament.

« Cette fortune... à moi ! s'écria-t-elle ; je n'en avais pas besoin. Je regrette même qu'il en soit ainsi. J'aurai l'air maintenant d'avoir comploté pour l'obtenir. Je n'en veux pas... je ne veux que ma vengeance ! »

Gilbert Monckton observa très-attentivement la figure étonnée de sa femme. Il n'y découvrit aucun regard de triomphe, aucun sourire de satisfaction. On ne pouvait du moins lui reprocher une basse cupidité. Il l'entraîna un peu à l'écart, et la regardant d'un air sérieux :

« Ma chère aimée, lui dit-il, j'ai reçu une dure leçon et je crois que j'en profiterai. Je ne douterai jamais plus de vous. Mais dites-moi, Eléonor, dites-moi une fois pour toutes si vous avez jamais aimé Lancelot Darrell ? Avez-vous eu la jalousie pour mobile dans quelqu'une de vos actions ?

— Dans aucune ! s'écria mistress Monckton ; je ne l'ai jamais aimé et je n'ai jamais été jalouse de lui. Depuis le commencement jusqu'à la fin, je n'ai été poussée que par un motif, un seul : le devoir que j'ai à remplir envers mon père mort ! »

Elle n'avait donc pas renoncé à son projet. Non ; la sombre étoile qui avait guidé sa marche brillait toujours devant elle. Elle était si rapprochée d'elle maintenant, que sa rouge splendeur illuminait l'univers. La jeune femme fut heureuse d'être réconciliée avec son mari, mais, en comprenant que Gilbert lui était de nouveau rendu, le souvenir du triste intervalle pendant lequel il avait été perdu pour elle s'effaça de son esprit, et Lancelot Darrell, Lancelot Darrell, l'assassin de son père, occupa une fois encore toutes ses pensées.

« Oh ! Gilbert, dit-elle en nouant ses mains autour du bras de son mari et le regardant en face, vous allez me ramener en Angleterre tout de suite, n'est-ce pas ?

— Oui, chère, répondit M. Monckton avec un soupir, je ferai tout ce que vous voudrez. »

Il ressentait au cœur une douleur aiguë causée par la jalousie en parlant de la sorte. Sa femme était pure, fidèle et belle ; mais le but étrange de sa vie la séparait de lui et faisait un grand vide dans son existence.

LVIII. — Le jour du règlement des comptes.

Lancelot Darrell et sa mère habitaient Woodlands depuis plus d'une quinzaine. Les peintres, les décorateurs et les tapissiers avaient fait de leur mieux pour transformer la magnifique habitation, car M. Darrell ne se souciait pas du tout de conserver le souvenir de son oncle, et les vieux fauteuils et les vieilles tables ont la désagréable faculté de suggérer des pensées ennuyeuses et de rappeler des figures disparues qu'il faut mieux oublier. Presque tout l'ancien ameublement avait donc été enlevé et le jeune homme s'était très-bien conduit envers ses tantes qui avaient menlé une petite maison avec les objets que Lancelot avait bannis de Woodlands. Ces pauvres vieilles filles déçues s'étaient logées dans un petit cul-de-sac tranquille resserré entre la rue perpendiculaire et le château avec l'idée que les folles dissipations de la ville leur permettraient d'oublier leurs malheurs.

Lancelot Darrell et sa mère régnaient donc à Woodlands au lieu des vieilles filles, et Parker, le majordome, et mistress Jecott, la femme de charge, servaient un nouveau maître et une nouvelle maîtresse.

Le jeune homme avait maugréé contre sa pauvreté et s'était indigné contre lui-même et contre tout le monde, à cause de ces humiliations auxquelles un homme trop paresseux pour travailler et trop pauvre pour vivre sans rien faire est toujours plus ou moins sujet. Mais, hélas ! maintenant qu'à l'aide d'un crime il avait atteint le grand but de son ambition, il trouvait que le jeu ne valait pas la chandelle et que dans ses plus grands moments d'inquiétude avant la mort de

Maurice de Crespigny il n'avait jamais souffert comme il souffrait en ce moment, à chaque instant de sa vie.

Les meurtriers de l'infortuné M. Ware soupèrent gaiement avec des côtelettes de porc pendant que leur victime gisait, à peine refroidie, au fond d'une mare à côté de la grande route ; mais tout le monde n'est pas doué de la force de caractère que possédaient ces gentlemen. Lancelot Darrell ne pouvait chasser le souvenir de ce qu'il avait fait. Du matin au soir et du soir au matin les mêmes pensées, les mêmes craintes le tourmentaient perpétuellement. Dans les yeux du domestique qui le regardait, dans le son de la cloche qui retentissait dans la vaste maison silencieuse, dans la voix de toute créature qui lui parlait, il apercevait quelque chose qui lui inspirait la peur d'être découvert. Cette peur le hantait partout, l'obsédait constamment. La certitude qu'il était au poubé de deux hommes. La certitude qu'il était le plus malheureux des esclaves. Il avait appris déjà ce que c'était que d'être en la puissance d'un coquin vicieux et âpre à la curée. Le clerc avait été facilement satisfait par le don d'une forte somme d'argent et avait disparu avant que son patron ne revint d'Amérique. Mais Victor Bourdon avait été insatiable. Il était joueur et ivrogne et il s'attendait à trouver dans la bourse de Lancelot Darrell une mine d'or inépuisable.

Il s'était livré à la dissipation la plus folle dans les tanières de Londres après la mort de Maurice de Crespigny, et il s'était montré à Woodlands en tout temps et à toute heure pour demander des sommes énormes à sa misérable victime. Tout d'abord la terreur avait fermé la bouche à Lancelot Darrell et il avait accédé aux demandes les plus extravagantes de son complice, mais à la longue sa patience s'était lassée et il avait refusé « ce misérable billet de mille francs » auquel le Français avait fait allusion dans son entrevue avec Eléonor. Après ce refus une terrible querelle s'était élevée entre les deux hommes et cette querelle s'était terminée par une bonne rossée administrée au commis voyageur qui avait été mis à la porte par le maître de Woodlands.

Dans sa fureur le jeune homme n'avait pas calculé les conséquences de ses actes, mais quand il fut redevenu plus calme il réfléchit aux suites de cette querelle.

« Je ne sais pas quel mal il peut me faire, se dit-il, s'il m'accuse, il s'accuse lui-même. Et puis qui ajoutera foi à son accusation sans preuves. Je lui rirai au nez et je le traiterai de fou. »

Lancelot Darrell croyait l'existence du testament véritable. Il ignorait fermement qu'il avait été brûlé sous ses yeux et que l'assertion contraire d'Eléonor n'était qu'un mensonge de femme inventé pour le terrifier.

« Si elle avait eu le testament en mains elle n'aurait pas été assez sotte pour le perdre, » pensait-il.

Mais malgré ce raisonnement il sentait une crainte vague, d'autant plus terrible qu'elle n'était pas définie. Il s'était mis dans une fausse position. On naît poète mais on ne le devient pas, et peut-être peut-on en dire autant du criminel. Le génie du crime comme le génie de la poésie peut très-bien être une fleur capricieuse poussant sur tel et tel terrain, mais qu'il n'est pas possible de développer par la culture. Quoi qu'il en soit Lancelot Darrell n'était pas un grand criminel. Il n'avait ni l'audace insouciance, ni le merveilleux talent de dissimulation, ni cette aveugle indifférence pour l'avenir qui font un Palmer, un Cartouche, un Fauntleroy ou un Roupell. Il était malheureux à cause de ce qu'il avait fait, et il permettait à tout le monde de s'apercevoir de son malheur.

Mistress Darrell voyait que son fils était triste en dépit de la fortune nouvellement acquise, et une terreur horrible s'empara d'elle. Ses sœurs n'avaient pas manqué de lui raconter la scène qui avait eu lieu à Woodlands la nuit de la mort du vieillard. Elle avait observé son fils comme une mère seule peut observer l'enfant qu'elle aime, et elle s'était aperçue que l'héritage ne lui avait pas apporté le bonheur. Elle l'avait questionné mais elle n'avait obtenu que des réponses bourrues et peu gracieuses, et elle n'avait pas eu le

courage de le pousser à bout. Elle vivait donc dans la crainte continuelle de quelque affreuse calamité. La mère et le fils étaient seuls dans la salle à manger de Woodlands, une semaine environ après la scène qui avait eu lieu dans l'appartement de M. Victor Bourdon. Ils avaient dîné tête à tête. Le dessert n'avait pas encore été enlevé, et le jeune homme, assis au bout de la longue table, dans un grand fauteuil, remplissait très-souvent son verre avec le bordeaux qui était dans un carafon à sa droite. Les trois longues fenêtres étaient ouvertes et le crépuscule d'une tiède soirée de mai pénétrait dans la chambre. Une grande lampe à abat-jour était placée au centre de la table et dessinait un cercle lumineux au milieu de la salle à manger obscure. Au-dessous de la lampe étincelaient des verres taillés sur lesquels la lumière se jouait comme les rayons de la lune sur l'eau se jouant. Il y avait quelques grappes de raisin rouge et un morceau de feuille de vigne dans une assiette à dessert en porcelaine de Sèvres, le cône pointu d'un ananas et des fraises d'un beau rouge qui tranchaient brillamment sur la sombre verdure. Le portrait du mort accroché au mur derrière le fauteuil de Lancelot Darrell semblait jeter sur cette scène un regard de reproche. Les rideaux roses suspendus aux fenêtres devenaient de plus en plus noirs à mesure que s'éteignait la lumière du jour. Le faible parfum des lilas et de l'aubépine en fleur pénétrait du jardin dans la salle. Le calme du soir n'était troublé que par le frémissement des feuilles doucement agitées par le vent du soir.

Mistress Darrell était assise dans l'embrasement d'une des fenêtres ouvertes et tenait sur ses genoux un travail à l'aiguille. Elle avait apporté de quoi travailler dans la salle à manger après le dîner, parce qu'elle voulait être avec son fils et qu'elle savait que Lancelot passerait une bonne partie de sa soirée à boire et à songer. Le jeune homme était malheureux au possible. Le grand crime qu'il avait commis lui occasionnait une torture qu'il avait à peine la force d'endurer. S'il avait pu défaire son œuvre... si... non ! Pour cela il faudrait affronter la honte et la dégradation, et il n'aurait jamais ce courage.

« Tout cela c'est la faute de mon grand-oncle, se répétait-il obstinément; qu'avait-il besoin de faire un testament de fou? Qui ai-je volé, après tout? Seulement une habile aventurière, la fille intrigante d'un prodigue égoïste. »

De semblables pensées renaissaient sans cesse dans l'esprit du jeune homme. Il y songeait ce soir-là pendant que sa mère était assise à la fenêtre et regardait à la dérobée la figure de son fils. Il ne fut tiré de sa rêverie que par un bruit de roues sur l'allée aux voitures, le grincement d'une portière qui s'ouvrit et le tintement sonore de la sonnette.

L'arrivée d'un visiteur inattendu l'effrayait toujours; ce ne fut donc pas chose extraordinaire chez lui que le brusque mouvement qui le fit se dresser et courir à la porte de la salle à manger pour écouter les voix qu'on entendait dans le vestibule.

Ce soir il devint pâle comme un mort en reconnaissant une voix familière, la voix de Gilbert Monckton qu'il n'avait pas revu depuis la lecture du testament.

Lancelot Darrell s'éloigna de la porte en entendant le domestique approcher, et, au bout d'un moment, l'homme parut annonçant M. Monckton, mistress Monckton, M. Thornton et M. Bourdon. Il aurait, je crois, annoncé tout aussi froidement M. John Ketch, le bourreau.

Lancelot Darrell s'adossa contre le marbre de la cheminée et s'apprêta à faire face à sa destinée. Son heure avait sonné; cet horrible cauchemar qui l'avait tourmenté depuis la nuit de la mort de Maurice de Crespigny allait se réaliser. La honte, la disgrâce, l'humiliation, le désespoir allaient l'atteindre et le frapper au cœur. Il sentit son sang se changer en eau et puis se glacer dans ses veines. Il avait aperçu la figure de Victor Bourdon qui se cachait derrière Gilbert et Eléonor, et il comprenait qu'il avait été trahi.

Le jeune homme devinait cela et il résolut de finir en galant homme; ce n'était pas un lâche; c'était seulement un sybarite irrésolu, vacillant et égoïste, qui s'était querellé avec le destin,

ce grand maître d'école, parce que sa vie n'avait pas été un jour de fête sans fin. Les poltrons eux-mêmes sont quelquefois courageux au pied du mur et essayent de terminer noblement une carrière de lâchetés. Lancelot Darrell n'était pas un poltron; il se redressa de toute sa hauteur et se prépara à faire face à ses accusateurs.

Eléonor Monckton s'avança vers lui. Son mari essaya de l'arrêter, mais ce fut inutile, elle le repoussa de la main et s'approcha du jeune homme la tête haute et les narines frémissantes.

« Nous voici enfin face à face, Lancelot Darrell, s'écria-t-elle. Après des veilles qui m'ont épuisée, après des échecs qui m'ont poussée au désespoir, je puis enfin tenir ma promesse, je puis enfin venger mon père dont la cruelle mort fut votre œuvre. La dernière fois que je suis venue ici vous vous êtes moqué de moi et vous m'avez défiée. On m'avait volé la preuve qui devait vous condamner, le monde entier semblait ligué contre moi. Aujourd'hui, la preuve de votre crime est entre mes mains et la voix de votre complice est là pour vous accuser. Traître, escroc et faussaire, il n'y a plus moyen de m'échapper maintenant.

— Non, s'écria M. Bourdon avec un ricanelement, c'est aujourd'hui votre tour d'être chassé, mon garçon, c'est aujourd'hui votre tour d'être poussé du pied jusqu'à la porte.

— Du commencement à la fin... du commencement à la fin, reprit Eléonor, vous avez été faux et cruel. Vous avez lésé et trompé les amis qui vous envoyèrent dans l'Inde...

— Oui, interrompit le voyageur de commerce qui était très-pâle et pas trop solide sur ses jambes après l'attaque de *delirium tremens*. Il s'était jeté dans un fauteuil et il tremblait, tout en faisant à son ancien associé une affreuse grimace très-peu agréable à voir; oui, vous avez trompé votre mère, trompé vos amis. Vous fîtes croire que vous étiez dans l'Inde, mais vous n'y fûtes pas. Vous hésitâtes jusqu'au dernier moment, et quand le navire mit à la voile, vous changeâtes d'idée. Je suis bien en Angleterre, disiez-vous, et j'y ai une belle carrière comme artiste. Pourquoi m'en irais-je dans l'Inde. Vous n'y fûtes donc pas, mais comme vous aviez peur de votre oncle qui vous avait payé la traversée, vous eûtes l'idée de lui faire croire que vous étiez parti comme il le désirait. Vous aviez un ami, un confrère qui devait partager votre cabine. Il fut convenu que vous lui écririez et qu'il mettrait vos lettres à la poste. C'était ainsi que vous envoyiez de Clipstone Street des lettres à votre mère, dans lesquelles vous lui disiez : « Chère mère, je ne puis m'habituer à ce climat brûlant, j'étouffe, je fonds, et je travaille nuit et jour; je suis planteur d'indigo. » Votre pauvre mère vous croyait, et pendant ce temps vous étiez à Paris à vous amuser. Vous meniez une vie d'étudiant un peu bohème, mais très-gaie. Vous lisiez Balzac et vous faisiez les gravures des journaux à bon marché. Vous étiez joueur et vous gagnâtes l'argent du pauvre vieil Anglais, le père de cette dame que voici, en me faisant jouer, à moi Victor Bourdon, le rôle de Raton. Vous êtes un coquin, monsieur Darrell, et j'en ai fini avec vous.

— Ecoutez-moi, Lancelot Darrell dit tranquillement Gilbert Monckton. Tous vos tours, toutes vos faussetés, depuis le commencement jusqu'à la fin sont connus. Il ne vous reste aucune défense. Le testament que ma femme tient entre ses mains est le testament véritable signé par Maurice de Crespigny. Cet homme est prêt à attester que le document par lequel vous avez hérité de ce domaine est un faux fabriqué par vous et le clerc de Henri Lawford qui avait en sa possession un brouillon du véritable testament qu'il avait écrit sous la dictée de M. de Crespigny et qui a copié les trois signatures différentes sur trois lettres adressées par le vieillard à Henri Lawford. Vous êtes prêt à témoigner de cela, ajouta l'avoué se tournant vers Victor Bourdon.

— Mais certainement, s'écria le Français, à condition toutefois que ma franchise ne me nuira pas. Il est bien entendu que je suis innocent dans cette affaire.

— Innocent! s'écria Lancelot Darrell avec amertume, mais c'est vous qui avez été le pro-

moteur du complot. C'est à votre suggestion que j'ai...

— C'est possible, mon ami, murmura M. Bourdon avec complaisance, mais est-ce donc un crime que de suggérer une petite idée... d'essayer de se rendre utile à un ami? Je ne le crois pas. Et peu importe du reste. J'ai étudié votre loi anglaise; je ne pense pas qu'elle puisse m'atteindre, puisque je suis prêt à jurer seulement que j'ai trouvé ce testament véritable et que j'avais auparavant entendu sans le vouloir une conversation entre vous et le clerc de Windsor.

— Vous vous servez de nobles instruments, mistress Monckton, dit Lancelot Darrell, mais je ne sais pas de quel droit vous entrez dans cette maison sans y être invitée, et vous amenez à votre suite un respectable peintre en décor que je n'ai pas l'honneur de connaître et un commis voyageur français qui se fait un malin plaisir de me nuire. C'est à la Cour de la Chancellerie de décider si je suis légalement le maître de Woodlands et de ses dépendances. J'attendrai la décision de cette Cour, et en attendant j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

Il étendit la main vers le cordon de sonnette, mais il ne le tira pas.

« Vous me défiez donc, Lancelot Darrell? dit Eléonor.

— Oui.

— J'en suis bien aise, s'écria la jeune femme, je suis bien aise que vous n'ayez pas imploré ma pitié. Je suis bien aise que la Providence me permette de venger la mort de mon père. »

Eléonor Monckton se dirigea vers la porte.

Pendant tout ce temps Ellen Darrell n'avait pas soufflé mot. Elle s'était tenue à l'écart dans l'embrasement de la fenêtre comme une ombre mélancolique et à peine visible qui pleure sur la ruine de sa vie.

Je crois qu'elle était à peine surprise de ce qui venait d'arriver. Nous connaissons parfois les gens que nous aimons, et nous savons qu'ils sont vils, mais nous continuons à les aimer quand même, et d'autant mieux que tout le monde se tourne contre eux, et qu'ils ont le plus grand besoin de notre amour. Je parle ici de l'amour maternel, qui est une affection tellement sublime, qu'elle ne le cède qu'à l'amour de Dieu.

La veuve se précipita tout à coup au milieu de la salle à manger, et, se jetant à genoux devant la jeune femme, elle entourait de ses bras la taille élancée d'Eléonor qu'elle cloua et retint ainsi sur place. Les bras de la mère étaient plus forts que des crochets en fer, car ils entouraient l'ennemi de son fils. Il a été démontré par les expériences des zoologistes que le roi des animaux, sa majesté le lion, n'est en somme qu'une bête peureuse. Ce n'est que la lionne, la mère, qui est douée d'un courage indomptable.

« Vous ne ferez pas cela, s'écria Ellen Darrell, vous ne déshonorerez pas mon fils. Prenez ce qui vous est dû, quelle que soit la somme; prenez votre misérable fortune. Vous avez comploté pour l'avoir, j'ose le dire. Prenez-la, et laissez-nous partir d'ici en mendiants. Mais pas de disgrâce, d'humiliation, de châtiement pour lui!

— Mère, s'écria Lancelot, relevez-vous. Laissez-la faire, je ne veux pas de merci.

— Ne l'écoutez pas, reprit la veuve, ne l'écoutez pas. Oh! Eléonor, sauvez-le de la honte et du déshonneur. Sauvez-le! sauvez-le! J'ai toujours été bonne pour vous, n'est-ce pas? J'en avais le désir, croyez-moi. Si jamais j'ai été méchante, c'est parce que j'étais distraite par les craintes dont il était l'objet. Oh! Eléonor, pardonnez-lui et ayez pitié de moi! Pardonnez-lui! C'est ma faute s'il est devenu ce qu'il est. C'est ma faiblesse imprudente qui a gâté son enfance. C'est ma fausse fierté qui lui a enseigné à se croire le droit de posséder la fortune de son oncle. D'un bout à l'autre, Eléonor, tout le blâme me revient. Rappelez-vous ceci, et pardonnez-lui, pardonnez-lui!

Sa gorge se dessécha et la voix lui manqua, mais ses lèvres remuèrent toujours, bien qu'aucun son n'en sortit, et elle continua à implorer pour son fils.

« Lui pardonner! dit Eléonor d'un ton d'amertume, pardonner à l'homme qui a causé la mort de mon père! Pensez-vous que j'aie attendu et

vellé pour rien? Il me semble que ma vie entière était concentrée dans cette unique espérance. Savez-vous que cet homme m'a défiée? s'écria-t-elle en désignant Lancelot Darrell! Savez-vous que par lui j'ai été séparée de mon mari? Bah! pourquoi parlerais-je de mes douleurs à moi! Savez-vous que mon père, un pauvre vieillard sans défense, un pauvre vieillard sans amis, seul au monde, un gentleman ruiné, s'est tué à cause de votre fils? Croyez-vous que j'oublierai tout cela? Croyez-vous que je puisse pardonner à cet homme? Voulez-vous que je renonce au projet de toute ma vie, au projet auquel j'ai sacrifié tout mon bonheur de jeune fille, toutes mes joies de femme, maintenant que je tiens mon triomphe et que je puis être fidèle à mon serment?»

Elle essaya de se dégager des bras d'Ellen Darrell, mais la veuve ne lâcha pas prise. La tête rejetée en arrière et la figure bouleversée par l'angoisse, elle garda sa posture de suppliante.

« Pardonnez-lui à cause de moi, s'écria-t-elle, donnez-le-moi! donnez-le-moi! Il souffrira bien assez par la ruine de ses espérances. Il souffrira bien assez par le remords de ses crimes. Il a souffert déjà. Oui, je l'ai observé et je le sais. Enlevez-lui tout. Ne lui laissez que le misérable revenu que mon oncle m'a alloué, mais sauvez-le de la honte! Donnez-le-moi! Dieu me l'a donné! Femme! de quel droit me l'enlèveriez-vous?»

— Il a tué mon père, répondit Eléonor d'une voix sourde, la lettre de mon père mort m'ordonne de tirer vengeance de votre fils.

— Votre père écrivit dans un moment de désespoir. Je le connaissais. Je connaissais George Vane. Il aurait pardonné à son plus cruel ennemi. C'était un homme incapable de songer à la vengeance après le premier moment de colère. A quoi cela vous servira-t-il de déshonorer mon fils? Vous ne refuserez pas de m'écouter. Vous êtes femme, Eléonor Monckton, vous pouvez un jour devenir mère. Si vous êtes sans pitié pour moi maintenant, Dieu sera alors sans pitié pour vous. Vous penserez à moi, alors. A chaque souffrance qu'éprouvera votre enfant, à chaque douleur qui le fera crier, vous reconnaîtrez le doigt de Dieu qui vengera votre œuvre d'aujourd'hui. Pensez-y, Eléonor, pensez-y, et ayez pitié de moi, de moi, pas de lui. Ce qu'il aurait à endurer, lui, ne serait qu'un dixième de ma souffrance à moi. Je suis sa mère! sa mère!

— Oh! mon Dieu! s'écria Eléonor levant ses mains jointes au-dessus de sa tête, que dois-je faire?»

L'heure de son triomphe avait sonné, et en ce moment suprême, le doute et la crainte s'emparèrent de son esprit. Si c'était là son triomphe, il n'existait qu'à demi. Elle n'avait jamais pensé qu'une créature innocente souffrirait de sa vengeance contre Lancelot Darrell, bien plus cruellement que Lancelot lui-même, et maintenant elle voyait à ses genoux cette femme dont tout le crime avait été d'idolâtrer son fils, et pour laquelle la honte serait une angoisse pire que la mort.

L'agonie de la veuve avait été au-dessus des forces de la jeune femme. Eléonor fondit en larmes, et, se tournant vers son mari, elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

« Que dois-je faire, Gilbert? dit-elle, que dois-je faire?»

— Je ne vous donnerai pas de conseil, ma chère, répondit l'avoué à voix basse, l'œuvre de ce soir a été accomplie par vous. Que votre cœur soit votre seul guide!»

Le silence régna dans la salle pendant quelques instants, et ne fut interrompu que par les sanglots d'Eléonor. Lancelot Darrell avait caché sa figure dans ses mains. Son courage avait cédé devant l'indicible douleur de sa mère. La veuve était toujours à genoux, et elle entourait toujours de ses bras la taille de la jeune femme en fixant sur elle ses yeux égarés.

« Oh! mon cher père mort! dit Eléonor en sanglotant, vous... vous n'avez pas toujours été à l'abri de tout reproche vous-même, et vous avez toujours été bon et compatissant pour les autres. Dieu sait que j'ai tout fait pour tenir mon serment, mais je ne puis, je ne puis. Cela

me semblait si facile de songer à ma vengeance quand elle était loin de moi, mais maintenant, c'est au-dessus de mes forces, au-dessus de mes forces. Prenez votre fils, mistress Darrell. Je ne suis qu'une femme sans courage. Je ne puis mener à sa fin le projet de ma vie.»

La figure pâle tournée vers elle changea à peine d'expression, et la veuve tomba à la renverse sur le plancher. Son fils et Gilbert Monckton la relevèrent et la portèrent sur un fauteuil dans l'embrasement d'une des fenêtres ouvertes. Richard Thornton se laissa tomber à genoux devant Eléonor et baisa ses mains avec effusion.

« N'ayez pas peur, Nelly, s'écria-t-il, je vous ai bien aimés jadis et j'ai été bien malheureux à cause de vous, ainsi que peut l'attester ma pauvre tante, mais je vais me marier avec Elisa Montalembert; nous avons posé les tapis dans la plus jolie chambre de tout Brixton, et j'ai fait la paix avec Spavin et Cromshaw parce qu'ils ont doublé mes appointements. N'ayez pas peur si je fais le fou, Eléonor: il me semble que je vous adorerais ce soir. Ceci est votre triomphe, ma chère. Ceci est la seule vengeance que la Providence permette aux belles jeunes femmes à cheveux bruns. Que Dieu vous bénisse!»

Lancelot Darrell, la figure couverte d'une pâleur livide, semblable à celle d'un linge qui reconvre la face d'un mort, s'approcha lentement d'Eléonor:

« Vous avez été très-généreuse envers moi, mistress Monckton, quoiqu'il m'en coûte d'en dire si long, murmura-t-il; j'ai fait de vilaines choses, mais j'ai souffert, j'ai souffert et je me suis repenti à toute heure, à tout instant. Je ne songeais pas aux conséquences terribles qui résulteraient du mal fait par moi à votre père. Je me suis haï depuis lors pour cette méchante action; je n'aurais jamais fabriqué le faux testament si cet homme n'était pas venu à moi pour me pousser au crime et abuser de ma faiblesse. Je vous remercie plus tard de la pitié que vous m'avez témoignée, mistress Monckton, quand je serai plus digne de votre générosité.»

LIX. — *Enfin.*

Gilbert Monckton seconda sa femme dans tous ses désirs. Il n'y eut pas de scandale. Toutes les formalités légales furent accomplies sans bruit. A ces gens ennuyeux qui veulent savoir tout au long les affaires de leurs voisins, on dit qu'un codicille avait été trouvé qui révoquait la clause principale du testament de M. de Crespigny. M. Peter Sedgewick et mistress Bannister s'empressèrent de faire ce qu'on leur demandait, quoique la veuve fût très-étonnée de voir sa sœur consanguine hériter ainsi tout à coup d'une grande fortune. Eléonor Monckton prit possession de son héritage. La noble jeune femme, après avoir pardonné à l'ennemi de son père, lui eût volontiers laissé la fortune par-dessus le marché, mais des gens pratiques et sérieux l'empêchèrent d'être trop généreuse. Mistress Darrell et son fils partirent pour l'Italie, et mistress Monckton, de concert avec son mari, fit au jeune homme une très-belle pension qui le mit à même de poursuivre sa carrière d'artiste. Il avait fait cette découverte importante qu'un travail suivi n'est pas en somme la plus terrible punition à infliger à un homme, et qu'une conscience coupable est un fardeau bien plus lourd que celui qui peut peser sur les épaules d'un travailleur. Il travailla ferme et avec enthousiasme. La honte du passé stimula son crayon. Son amour-propre outragé lui tint lieu d'ami, et il lutta vaillamment pour se laver de l'opprobre qu'il s'était attiré.

« Si je deviens un grand peintre, on oubliera mon passé, » se dit-il en lui-même, et, quoiqu'il n'y eût pas en lui l'étoffe d'un grand peintre, il devint un peintre connu, un grand homme pour l'académie royale et les graveurs du West End, sinon pour les générations futures qui choisiront parmi les richesses prodiguées maintenant les pierres vraiment précieuses. Pendant ses trois années de séjour en Italie, M. Darrell fit plusieurs tableaux dans le genre mélodramatique qui obtinrent un vrai succès dans Trafalgar Square. Son grand triomphe fut *la Mort du comte*, tiré d'un poème de Tennyson, avec cette légende: « Oh, le comte était beau à voir, etc., etc. » Ce

tableau représentait un homme extraordinairement laid, étendu aux pieds d'une femme hideuse au delà du possible, dans la chambre d'une tourrelle éclairée avec des allumettes chimiques; la lumière bleue et verte des allumettes faisait ressortir la vilaine figure de la femme et un cyprès raphaélite, visible à travers la fenêtre. Je dois avouer que, quoique le tableau fût laid, il y avait en lui une attraction magique, et les personnes qui le virent une fois, allèrent le revoir, l'aimèrent, rôdèrent autour et en parlèrent constamment pendant toute la saison. Une coterie déclara que l'effet des allumettes chimiques était le plus délicieux des plais de lune, et la meurtrière du comte la plus charmante des femmes, et ceux des spectateurs qui pensaient tout le contraire eurent peur de se prononcer, et tout le monde fut ainsi satisfait.

Lancelot Darrell reçut un prix fabuleux pour ce tableau, et revint épouser Laura Mason Lennard qui lui avait gardé sa foi et qui aurait peut-être préféré épouser un Cartouche ou un Jack Sheppard moderne, pour le romanesque de la chose. Bien que l'artiste ne devint pas tout d'un coup un homme parfait, la leçon de sa jeunesse lui profita; il fut un assez bon mari pour sa petite femme dévouée, et occupa convenablement sa place dans la société.

M. Victor Bourdon fut récompensé, et très-libéralement, de ses services, et on lui enjoignit de tenir sa langue. Il partit bientôt après pour le Canada comme voyageur en moutarde brevetée, et ne reparut plus jamais dans le voisinage de Toldale Priory.

Eléonor voulut à toute force abandonner Woodlands à M. Darrell, à sa femme et à sa mère qui allaient l'habiter. La signora Picirillo vécut avec son neveu et sa riieuse petite femme dans une jolie maison de Brixton, mais elle fit de fréquentes visites à Toldale Priory, tantôt seule, tantôt accompagnée de M. Richard et de mistress Richard. M. et mistress Lennard vinrent aussi à Toldale, et Laura connut le bonheur de l'amour paternel et maternel. L'affection paternelle se traduisit par une foule de cadeaux de bijouterie achetée à crédit, le dévouement maternel consista dans une admiration sans bornes du fils et héritier de Lancelot Darrell, baby à figure rose qui vint au monde en 1861, et qui était bien autrement fait que *le Gladiateur mourant*, tableau de M. Darrell exposé dans la même année. Des voix de petits enfants retentirent par la suite dans les allées ombreuses du vieux jardin du Prieuré, et dans tout le Berkshire il n'y eut pas de femme plus heureuse que la belle jeune femme de Gilbert Monckton.

Je ne crois pas que son bonheur eût été aussi vif si le triomphe de sa vie n'eût pas été le sacrifice de son présomptueux projet de vengeance qu'elle avait accompli pour se soumettre en toute humilité à la volonté de Dieu.

M. E. BRADDON.

(Reproduction interdite.)

ANECDOTES ET FACÉTIES.

COMMENT ON DEVIENT RICHE.

Les grandes fortunes ont presque toujours une origine futile.

Jacques Cœur, fils d'un pelletier-fourreur, est devenu l'homme le plus riche de son temps, parce qu'il n'a pas voulu dépenser un écu à la rose, que sa mère lui avait donné pour faire son tour de France.

Tout le monde connaît l'histoire de l'épingle que M. Jacques Laffite avait ramassée chez M. Perregaud.

L'histoire de la fortune des Rothschild n'est pas moins curieuse.

Rothschild, premier du nom, était un colporteur à Francfort-sur-le-Mein, un simple porteballe comme l'Harvey-Birch de Feuimore Cooper.

Un jour, il jeta trois florins au fond d'un bas de laine.

« Il faut que cela se remplisse, » dit-il.

Il fut actif, économe, rusé, intelligent, pres-

sant : le bas se remplit. Comme il ne suffisait plus à contenir les florins, il dut recourir à une sacoche.

« Il faut que cette sacoche se remplisse, » dit-il.

Même jeu que pour le bas. Il se levait au chant du coq, il était sans cesse sur pied, il achetait, il vendait, il gagnait sur tout; sa sacoche fut bientôt trop petite. Il prit un coffre.

« Il faut que ce coffre se remplisse, » dit-il.

Le coffre plein, l'or et l'argent se changèrent en papier; il devint banquier du grand-duc de Hesse. Voyez combien les trois florins du bas de laine ont fructifié. Aujourd'hui, la dynastie des Rothschild possède 800 millions.

Que Pernelle est contredisante !
Qu'il faut chèrement acheter
Cinq ou six cents écus de rente
Que d'elle j'espère hériter !
A toute heure elle fait la moue
Et contrôle ce que je dis :
Quand je plaisante, je médis ;
je suis un flatteur quand je loue ;
Un fanatique quand je lis ;
Un dissipateur quand je joue ;
Si je suis gai, je suis un fou ;
Si je suis triste, un loup-garou ;
Elle me tourne en ridicule,
Si j'ai parfois bon appétit ;
Si j'en manque, ma vieille dit
Que c'est un reste de crapule ;
Vais-je à l'église fréquemment,
Je suis taxé d'hypocrisie ;
Si je n'y vais que rarement,
Je suis entiché d'hérésie :
Pour moi j'y perds l'entendement.
Un jour je lui disais : « Ma tante,
Tout vous déplaît, tout vous tourmente ;
Quand aurez-vous contentement ?
— Quand? reprit-elle, au moment ;
Et pour moi la vie est trop lente. »
Lors lui prit un éternement,
Sur quoi je lui dis bonnement,
Mais de grand cœur : « Dieu vous contente. »

Dans un salon d'Angoulême, la maîtresse du lieu reprochait à l'un de ses habitués sa longue absence.

« J'ai été malade, répondit l'interpellé, et, sans les bons soins de mon médecin, je n'aurais pas probablement le plaisir de vous voir ce soir.

— Ah! vraiment? Eh bien, je lui en suis très-reconnaissante à votre médecin! Est-ce un homœopathe?

— Non, madame, c'est un nommé Gigon.

« Coquin, disait un maître à son valet, depuis que ta femme est morte, je m'aperçois que tu te grises tous les jours. Tu ne t'enivrais auparavant que deux ou trois fois par semaine. Je veux que tu te remarques dès demain.

— Ah! monsieur, dit le valet, laissez quelques jours encore à ma douleur. »

C'est de Chamfort que nous tenons ce dialogue. En voici un autre qui peut lui servir de pendant :

« Ah! pendard, depuis deux mois que tu es veuf, tu n'as pas quitté le cabaret!

— C'est pour me consoler.

— Et cela durera-t-il encore longtemps?

— Ah! monsieur, je suis inconsolable! »

On dit que l'abbé Requette
Prêche les sermons d'autrui;
Moi, qui sais qu'il les achète,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

Un garçon boucher écrivait ainsi à ses parents :

« Paris, la grande Ville.

« Mes chers parents!

« Je vous écris pour m'informer de l'état de votre santé. tant qu'à la mienne, elle se porte assez bien. Mon maître est assez content de moi, il m'a déjà fait tuer deux ou trois fois et m'a promis que, si je continuais à le contenter de même, il me fera écorcher à la Saint-Laurent. »

MÉLANGES.

LE MICROSCOPE. — Le microscope, dans son état primitif, n'est pas autre chose qu'une simple loupe, ou lentille convergente d'un très-court foyer. Le microscope simple a bientôt conduit à la construction du microscope composé, dans lequel il entre au moins deux lentilles à court foyer : la première, appelée *objectif*, c'est-à-dire tournée du côté de l'objet, va former en arrière d'elle une image agrandie de l'objet placé en avant de cette lentille et un peu plus loin que la distance focale; la seconde lentille, appelée *oculaire*, parce que l'œil s'y applique, est située loin de l'image, laquelle se trouve entre cette seconde lentille et son foyer. Le grossissement qu'on obtient avec le microscope provient d'une première amplification, résultant de la position de l'objet un peu en avant du foyer de l'objectif, puis d'une seconde amplification qui est la conséquence de la position de l'image en deçà du foyer de l'oculaire. Le microscope, ainsi construit, produit une décomposition des rayons lumineux qui nuit à la netteté des images. Pour remédier au défaut d'achromatisme de lentilles si petites, on y introduit un troisième verre. L'objet est éclairé au moyen d'une glace légèrement concave qui y réfléchit la lumière du ciel, ou bien à l'aide d'une bougie dont un verre convergent concentre sur lui les rayons.

Il est un autre microscope qui compte parmi les instruments les plus curieux de l'optique, c'est le *microscope solaire*, espèce de lanterne magique composée d'un miroir qui reçoit les rayons du soleil et auquel on donne une inclinaison assez grande pour qu'il les réfléchisse horizontalement sur une grande lentille. Cette lentille réunit les rayons sur un objet transparent renfermé dans un tube, au devant duquel est un microscope simple. Les rayons qui ont été concentrés sur l'objet, divergent ensuite en traversant le microscope, et vont peindre en grand sur un mur placé à quelque distance, l'image considérablement grossie de l'objet. Notons que cet appareil doit être établi dans une pièce obscure, de manière que le miroir se trouve en dehors et qu'aucun rayon lumineux, autre que ceux qui traversent le microscope, ne puisse y pénétrer.

Voici l'effet que présente une goutte d'eau vue au microscope solaire. Sir John Herschel a raconté dans la *Quarterly Review* que souvent il s'était amusé à suspendre une petite goutte d'eau sur la tête d'une épingle ordinaire, qu'il plaçait sur un morceau de cristal oblique, disposé dans un microscope solaire. La goutte était si petite qu'au lieu de suivre le plan incliné du morceau de cristal, elle se maintenait dans la position où elle avait été jetée. La puissance de l'instrument multipliait tellement l'étendue de la goutte d'eau qu'elle paraissait avoir douze pieds de diamètre.

« Au moyen d'un miroir placé à cinq pieds de la lentille, dit le célèbre astronome anglais, j'observais tour à tour chacune des portions infiniment petites de ma goutte d'eau; ainsi agrandie, elle était toute peuplée d'animalcules de plusieurs espèces et de toutes les grandeurs, depuis un seizième de pouce jusqu'à treize pouces. Souvent la foule paraissait si nombreuse qu'il eût été impossible, dans cette étendue de douze pieds, de placer la pointe d'une aiguille sur un seul endroit inoccupé. Quelquefois, je n'apercevais plus qu'une vaste nappe de petits animaux vivants qui semblaient éclore tout à coup, les uns gros comme la tête d'une épingle, les autres comme une lentille, tandis que d'autres animaux plus parfaits et de plus grande dimension se jouaient au milieu de ces nouveaux venus. Lorsque les habitants de la goutte d'eau devenaient trop nombreux, ils formaient une masse compacte et mouvante dont j'étais obligé d'effacer une partie en versant une goutte d'eau pure pour observer plus facilement les mouvements du reste. Quelle innombrable multitude d'êtres animés! s'écrie-t-il; ils vivent sans doute des débris d'autres animaux plus imperceptibles encore, et que le microscope solaire lui-même ne peut saisir. »

Parmi les animalcules microscopiques, on rencontre en abondance des anguilles au corps mince et allongé; elles habitent l'eau, le vinaigre, les dissolutions de colle de farine, de poussière noire du blé niellé, etc. Suivant Sherwood et Needham, les anguilles de la colle de farine seraient vivipares. Ces deux savants auraient vu sortir du corps de ces petites anguilles d'autres anguilles vivantes; une seule en aurait produit jusqu'à six cents.

Quant aux autres animalcules microscopiques que de nos jours on a appelés *infusoires*, et qu'on a rangés dans la classe des zoophytes, leur corps est tantôt arrondi, tantôt allongé et souvent hérissé de petits cils. Leur propagation a lieu le plus souvent par la simple division de leur corps en plusieurs fragments, dont chacun continue de vivre et devient bientôt un individu semblable au premier. On les divise en plusieurs tribus : enchélides, volvoques, monades, etc. A côté de ces infusoires, on remarque des animalcules de structure bien différente, ce sont les rotateurs qu'on range parmi les articulés. Ils sont caractérisés par un appareil cilié vibratile, dont le mouvement produit l'apparence de deux roues d'engrenage tournant en sens inverse avec une vitesse extrême.

Avant l'invention du microscope, l'animal pris pour type de l'infiniment petit, était celui que l'on appelait le *ciron*; or, on donnait ce nom à tous les animalcules qui naissent dans le vieux fromage, dans la viande corrompue, dans la farine, ainsi qu'aux parasites qui se développent sur le corps, tels que les pous, les acarus, les mites, etc.

Le ciron, qui est à peu près de la grosseur d'un grain de sable, est loin d'être l'infiniment petit; Lëuwenhoeck estimait que mille millions de corps mouvants que l'on découvre avec le microscope dans l'eau commune, ne sont pas si gros qu'un grain de sable ordinaire ou qu'un ciron qui en est l'équivalent.

L'illustre Ehrenberg, de Berlin, qu'on peut appeler le créateur de la *Micographie* moderne, a trouvé dans un pouce cubique de tripoli de Bilin, 40 000 millions de carapaces siliceuses d'infusoires de l'espèce des galionelles. Universalisant la vie sur le globe, il a écrit, dans son magnifique ouvrage sur les *infusoires*, publié en 1838 : « La vie est répandue dans la nature avec une telle profusion, que sur les infusoires vivent en parasites des infusoires plus petits, et que ces petits infusoires mêmes servent, à leur tour, de demeures à d'autres infusoires plus petits encore. »

LA MACHINE À COUDRE. — Si on convient de faire dater une invention du jour où elle se présente sous une forme quelque peu pratique, la machine à coudre est française : elle a pour auteur Barthélemy Thimmonnier, tailleur à Amplepuis (Rhône). Avant lui, on ne trouve, en effet, que cette combinaison informe dont nous avons parlé, qui par une imitation servile des mouvements de la main, devait produire le point de surjet. Au contraire, la conception de Thimmonnier est d'un mécanicien; il rompt dès le début avec la tradition, remplace l'aiguille ordinaire par une aiguille à crochet, susceptible d'un mouvement vertical de va-et-vient, et la courte aiguillée en usage par un fil d'une longueur quelconque enroulé sur une bobine. Cette machine faisait le point de chainette. Elle fut brevetée le 17 juillet 1830.

Dans l'année même, une puissante société entreprit d'employer ces couseuses d'un nouveau genre à la confection des vêtements militaires; une émeute d'ouvriers brisa son outillage. Mais plusieurs brevets de perfectionnements attestent que l'inventeur ne perdit pas son idée de vue. En 1848, sa machine fonctionna même à l'Institution royale de Londres devant M. Faraday.

Quatre années après le brevet de Thimmonnier, en 1834, aux États-Unis, un Américain, Walter Hunt, abordait à son tour le problème de la couture mécanique. Sa conception est plus radicale encore que celle de l'inventeur français, puisqu'il porte jusque dans les résultats du travail la révolution que Thimmonnier avait introduite dans les moyens.

Il conçoit en effet une machine qui fera un

point jusqu'alors inusité, *le point de navette*. Cette machine emploie une aiguille à mouvement vertical, percée près de la pointe, et une navette à mouvement horizontal; deux fils : l'un pour l'aiguille, l'autre pour la navette; un fil de chaîne et un fil de trame. Hunt ne réussit pas à donner à son idée une forme pratique, et il ne prit pas de brevet; mais les difficultés qui l'arrêtaient furent levées quelques années plus tard. La première patente américaine pour les machines à coudre est du mois de septembre 1846.

Ainsi l'histoire des origines des machines à coudre nous montre deux systèmes en présence. Mais, si du domaine de l'invention nous passons dans celui de la pratique, nous voyons que la première couseuse qui ait rempli toutes les conditions d'un usage général et constant n'appartient ni à l'un ni à l'autre de ces systèmes, mais à tous les deux.

Quelle fut en effet la machine que, lors de l'Exposition universelle de 1855, le jury déclara la meilleure, dont il loua la marche rapide et sûre, et qu'il jugea digne de la première récompense? Ce fut une machine combinée par l'Américain Singer, importée par Callebaut et qui, tenant à la fois de celle de Thimmonier et de celle de Walter Hunt, comme la première faisait le point de chaînette, mais le faisait en employant comme la seconde une aiguille percée près de la pointe.

Or, si rapide est ici le progrès, que ce qui était le comble de la perfection en 1855 est déjà de l'histoire ancienne. Ces machines, d'invention si récente, ont subi une révolution radicale, et ce n'est plus le point de chaînette, c'est le point de navette qui l'emporte.

En outre, tandis qu'hier encore on ne savait satisfaire aux exigences variées des différents genres de travaux d'aiguille qu'au moyen de plusieurs systèmes de machines, aujourd'hui un seul système, celui à point de navette, amené par Singer à un degré inespéré de perfection, répond à tous les besoins. Cette universalité simplifie beaucoup la tâche du descripteur; aussi, ayant pu étudier à loisir la nouvelle machine sur des exemplaires mis à notre disposition par M. Callebaut, il nous suffira de quelques mots pour exposer en quoi elle consiste.

Au-dessus de l'étoffe qu'on veut coudre, une aiguille verticale, ayant l'œil près de la pointe; en haut de la machine une bobine entourée d'un fil qui passe dans l'œil de l'aiguille; sous l'étoffe, une navette horizontale à mouvement rectiligne, alternatif, renfermant une bobine également chargée de fil; tels sont les organes essentiels de la machine. Voici comment elle fonctionne :

Dans son mouvement alternatif de descente et d'ascension, l'aiguille transperce verticalement l'étoffe, puis remonte au-dessus de celle-ci. Prenons-la au moment où elle commence à remonter : il est clair que le fil qu'elle porte avec elle près de sa pointe forme alors une boucle sous l'étoffe; la navette lancée en avant traverse cette boucle, y fait passer le fil qu'elle porte; puis l'aiguille remonte, la navette revient à sa position première, et le point est fait.

C'est un point arrière des deux côtés de l'étoffe, car la couture n'a pas d'envers; l'entrecroisement des fils se loge dans l'épaisseur de l'étoffe, et le point est indéfilable. De plus, ce perfectionnement date à peine de quelques semaines, la couture est arrêtée à ses deux extrémités par une suite, aussi longue qu'on veut, de points triplés qui, d'ailleurs, se répète au gré de l'ouvrier dans tout le trajet de la couture. C'est une imitation exacte du procédé à l'aide duquel le tailleur arrête une couture et donne à certains points une solidité à toute épreuve.

Les pièces secondaires de la machine sont : celle qui communique à l'étoffe le mouvement de progression d'où résulte l'espacement régulier des points; la vis de rappel qui permet de régler la longueur de ceux-ci, et surtout l'ingénieuse branche d'arrêt qui, en assurant la tension exacte et uniforme du fil, permet de marcher à une vitesse de 900 points par minute et de 50 mètres par heure sans que le fil se rompe.

Tel est le système dans lequel se résument les

progrès réalisés par les machines à coudre et qu'une simple appropriation d'organes rend également applicables à tous les genres de travaux, à ceux qui réclament de la force comme à ceux qui veulent de la délicatesse, et même à des travaux tout à fait spéciaux, tels que l'assemblage des pièces de bonneterie, si difficiles à coudre à la main, et que réunit ensemble une couture aussi élastique que le tricot lui-même.

Par l'addition de quelques petites pièces, la même machine, devenue une élégante machine de famille, ourle, soutache, ganse, fronce, fait le point de chausson simple, double ou triple, le plumetis et tous les points d'ornement. C'est ainsi qu'après trois heures d'exercice, une dame en sait aussi long que l'ouvrière consommée qui a payé son habileté au prix de trois années d'apprentissage.

Ce tableau des progrès récemment accomplis par les machines à coudre serait incomplet si nous ne disions un mot des avantages nouveaux qu'elles procurent sous le rapport des fournitures employées. Le renseignement est d'ailleurs assez curieux. Un mètre de couture faite à la main emploie trois mètres de fil.

Combien pensez-vous qu'en consomment les machines à coudre? Est-ce plus? est-ce moins? Eh bien! cela dépend : l'ancien système, dit à point de chaînette, pour un mètre de couture, prend 4 mètres de fil. Le système à double chaînette, baptisé, je ne sais pourquoi de *point noué*, car il se défile très-bien, en dépense bien davantage : il lui faut 6 mètres de fil pour 1 mètre de couture. Mais la machine à navette que nous venons de décrire n'en demande que 2 mètres 40; c'est 1/5 de moins que la couture à la main.

Économie de bouts de fil! dira-t-on peut-être. J'ose dire que celle-là n'est pas méprisable. Voyez plutôt : supposons une machine faisant par journée de dix heures un demi-kilomètre de couture, ce qui n'est pas exagéré; le système à navette économisera sur le système à double chaînette ou point noué pour 2 fr. 70 c. de fil par jour, pour plus de 800 fr. de fil par an! Vous seriez-vous attendu à voir une si grosse conséquence naître d'une cause en apparence aussi insignifiante?

Telles sont nos réponses aux questions qu'on nous a faites sur l'histoire et sur le principe des machines à coudre; quant à leur influence sur les femmes qui vivent des travaux d'aiguilles, cette grave question demande une étude spéciale dont nous rassemblons les éléments. V. M.

ÉNIGME.

Nous sommes plusieurs sœurs, dont l'unique par-
Est d'amuser le genre humain. [tage
Pour avoir nos faveurs, implorant le Destin,
On nous bat souvent avec rage.
Mais pour un seul de nos amants
A qui nous sommes favorables,
Nous en détroussons vingt, qui, pestants, blasphé-
Nous donneront à tous les diables. [mants,

LOGOGRIPHE.

On célèbre assez ma naissance,
Et mes patrons me font honneur
Par les effets je prouve ma puissance,
J'appelle les plaisirs, je porte la terreur;
Des plus grands cœurs j'éprouve la constance.
Jour et nuit je commande; esclave on obéit :
Les peuples et les rois, tout cède à mon crédit.
Du nord vers le midi, du couchant à l'aurore
Je prends ma course avec fracas,
Et reviens toujours sur mes pas,
Si tu ne me tiens pas encore,
Voici, lecteur, de quoi t'instruire mieux.
De mes six pieds cinq objets vont éclore;
Une nymphe sans corps qu'on trouve en divers
Un petit poisson des rivières; [lieux;
Une voiture propre à former des ornières;
Ce qui se passe en notre cœur
Par les efforts des mouvements contraires,
Ou ce que font deux dignes adversaires
Se rencontrant dans leur fureur;

Enfin, ce qui liait les plumes dont Icare
Se servit autrefois pour fuir un roi barbare.

Explication de l'énigme du N° 658.

Le mot de l'énigme est *Marge*.

Explication du rébus du N° 658.

Entre Pierre et Jean place un rien, ils se disputeront.

VARIÉTÉS.

FERNEY.

La route qui conduit de Genève à Ferney est la route de Paris par Gex et la Faucille. Au delà du chemin de fer, qu'elle traverse, cette route monte par Montbrillant, bordée des deux côtés de charmantes villas d'où l'on découvre une vue magnifique sur le Mont-Blanc et le lac de Genève. A quinze minutes plus loin on sort de la Suisse pour entrer en France, et bientôt on atteint Ferney ou Fernex, situé dans la plaine, à la jonction des routes de Genève, Gex, Versoix et Meyrin.

Personne n'ignore que Voltaire fut en quelque sorte le fondateur de ce bourg, où il se retira en 1758, après s'être échappé de la cour de Frédéric, et où il vécut jusqu'en 1778. « C'était, disait-il, l'horreur de la nature. » Ferney, qui, à son arrivée, se composait de sept ou huit cabanes, comptait, à sa mort, quatre-vingts maisons et mille deux cents habitants. Les maisons qu'il y avait fait construire coûtaient cinq cent mille francs.

Jadis avant d'entrer au château on remarquait une petite chapelle, avec cette inscription : *Deo erexit Voltaire*, qu'il expliquait ainsi : « L'église que j'ai fait bâtir est la seule de l'univers en l'honneur de Dieu. L'Angleterre a des églises bâties à saint Paul, la France à sainte Geneviève, mais pas une à Dieu. »

Cette chapelle ne sert plus aujourd'hui au culte. Une nouvelle église plus grande, d'un meilleur style et d'un caractère plus religieux, a été bâtie en 1825 à peu de distance. Les réformés ont un temple à l'extrémité du bourg.

Jusqu'en 1845 on avait conservé dans le château de Ferney, peu intéressant par lui-même, la chambre à coucher et l'antichambre de Voltaire, telles qu'elles se trouvaient lorsque, en 1778, il le quitta pour aller triompher et mourir à Paris. Mais à cette époque des réparations intérieures y firent disparaître presque entièrement les dernières traces de son long et célèbre séjour.

Ces deux pièces sont cependant montrées aux étrangers qui en font la demande aux domestiques. Ils y peuvent voir encore : quelques vieux fauteuils et de vieux rideaux en tapisserie; le mausolée qui devait renfermer le cœur de Voltaire, sur lequel et au-dessous duquel on lit ces inscriptions de M. de Vilette :

Son esprit est partout et son cœur est ici.
Mes mânes sont consolés puisque mon cœur est au milieu de vous.

un poêle de faïence, décoré de curieux ornements dorés; le portrait de son ramoneur et de sa blanchisseuse; un lit en assez bon état; les portraits de Lekain, de l'impératrice Catherine, de Frédéric, de Mme du Châtelet; une tapisserie brodée par Catherine; des gravures représentant des hommes célèbres de son temps; un pastel qui le représente en buste, etc. Le plafond de la chambre à coucher a été restauré. Dans le parc, un ormeau planté par Voltaire est protégé au moyen d'une barrière contre la curiosité destructive des visiteurs.

Voltaire nous a laissé la description suivante de sa retraite chérie :

O maison d'Aristippe! ô jardin d'Épicure!
Vous qui me présentez dans vos enclos divers
Ce qui souvent manque à mes vers,
Le mérite de l'art soumis à la nature;
Empire de Pomone et de Flore sa sœur,
Recevez votre possesseur;
Qu'il soit ainsi que vous solitaire et tranquille,



Il s'arrêta devant un rhinocéros. (Page 520, col. 3.)

Que tout plait en ces lieux à mes sens étonnés !
 D'un tranquille océan l'eau pure et transparente
 Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
 D'innombrables coteaux ces champs sont couronnés ;
 Bacchus les embellit : leur insensible pente
 Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux

Qui pressent les enfers et qui fendent les cieux.
 Le voilà ce théâtre et de neige et de gloire,
 Éternel boulevard, qui n'a point garanti
 Des Lombards le beau territoire.
 Voilà ces monts affreux, célébrés par l'histoire,
 Ces monts qu'ont traversés, par un vol si hardi,

Les Charles, les Othon, Catinat et Conti,
 Sur les ailes de la Victoire.

Le château de Ferney appartient aujourd'hui
 à M. David, riche joaillier suisse.

NARCISSE MAURY.